# L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 21 MAI 1894. 67ème Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureaux: No 73 rue de Chartres.

Dufour & Donnet.
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 21 MAI 1894.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

| | |
|---|---|
| Un an | $12 00 |
| Six mois | 6 00 |
| Trois mois | 3 00 |
| Un mois | 1 00 |

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

| | |
|---|---|
| Un an | $3 00 |
| Six mois | 1 50 |
| Quatre mois | 1 00 |
| Trois mois | 75 |

VENTES DE CE JOUR.

Par Spear & Escoffier, au local No 356 rue ...ord Remparts, troisième district, meubles, effets personnels, etc.

Par le shérif, à l'écurie de W. W. Rogers, No 31 rue St-Charles, un cheval, un buggy surry et un jeu de harnais.

## LE DANGER DES FLEURS.

On a souvent signalé des cas d'empoisonnement partiel et plus encore de troubles passagers sérieux causés par le parfum pénétrant de certaines fleurs. On a discuté, et la question n'est pas encore absolument tranchée, sur la cause de ces accidents. Il s'agit vraisemblablement, écrit le savant docteur Gartaz, d'une action toxique produite par l'absorption lente et continue, par les voies respiratoires, des huiles essentielles odorantes. Ces huiles sont toutes des éthers composés, des hydrocarbures qui ont une action énergique sur les systèmes vasculaire et nerveux. Dans les fabriques de parfums, l'intensité des émanations est souvent pénible pour le visiteur, quelle que soit la finesse du produit distillé.

Mais cette action des essences et des émanations odorantes n'est certainement pas seule en cause. La viciation de l'atmosphère est augmentée du fait des décompositions chimiques qui amènent une augmentation de l'acide carbonique dans l'air et partant des menaces sérieuses d'asphyxie. Certaines plantes n'exhalent leurs parfums que dans l'obscurité. Boussingault pensait même qu'il devait y avoir production d'une certaine dose d'oxyde de carbone, ce qui n'est pas, comme on l'a prouvé par des dosages plus précis de l'air ambiant.

Le danger de ces émanations des fleurs est du reste suffisamment connu aujourd'hui pour qu'il soit utile d'insister davantage. Plus les fleurs ont des parfums pénétrants, plus les conditions de température sont élevées et plus faciles peuvent être les cas d'intoxication de ce genre. Dans les forêts des régions tropicales, on est saisi par ces émanations intenses, auxquelles se joignent évidemment toutes les émanations des décompositions de l'homme et des végétaux tombés sur le sol.

L'histoire du mancenillier qui a permis de donner à l'opéra de Meyerbeer un acte superbe et fort dramatique doit figurer dans les légendes. L'atmosphère ambiante n'est pas mortelle pour celui qui s'endort sous son feuillage et l'on n'y trouve pas, comme dans l'*Africaine*, "le sommeil ainsi que le trépas".

Sans faire courir des dangers aussi sérieux, les parfums des fleurs ont pour certaines personnes des inconvénients fort désagréables, et l'on ne parle ici que des fleurs les plus simples, les plus connues et non pas des espèces usitées en pharmacie et dont les exhalaisons provoquent des démangeaisons, des éternuements intenses, de véritables éruptions. La violette, la rose, le lilas sont mal supportés par bien des gens. Une jeune femme se trouvait mal chaque fois qu'on approchait d'elle de la fleur d'oranger. Un militaire tombait en syncope à l'odeur d'une pivoine. Une jeune personne ne pouvait sentir une rose sans éprouver un véritable accès de coryza aigu.

La rose a moins d'inconvénients. Dans son livre sur la voix et le chant, Faure recommande de ne pas laisser séjourner de fleurs dans l'appartement ou dans la loge au théâtre; il a vu, dit-il, des enrouements presque instantanés produits par le parfum des fleurs. Mme Richard, de l'Opéra, proscrit les fleurs chez ses élèves; Gabrielle Krauss redoute les fleurs et tout particulièrement la violette. Mme Isaac supporte la rose, mais a des troubles vocaux si elle respire le mimosa, la violette, le lilas. Dans la réponse qu'elle adresse à M. Cabanès, qui avait fait cette enquête, Mlle Calvé dit qu'elle a éprouvé quelquefois des vertiges et de la congestion en ayant laissé près d'elle, aux heures de travail, des tubéreuses et du mimosa. "Il m'est arrivé une fois, ajoute-t-elle, de prendre part à un concert où j'étais parfaitement en voix; à la fin d'un de mes morceaux, on m'a offert un bouquet de lilas blanc que j'ai longuement respiré tout en causant et qui a amené chez moi une aphonie complète qui a disparu une heure après au grand air."

D'autres artistes, par contre, ne croient à cette influence nocive et incriminent la chaleur, l'état nerveux, une mauvaise disposition, une fatigue de la voix antérieure au moment de l'enrouement. Il n'en est pas moins vrai qu'un certain nombre de faits bien observés, et le témoignage de nos artistes lyriques doit être tenu pour tel, prouve qu'on peut avoir, sinon de l'aphonie absolue, mais des enrouements passagers, une diminution de la pureté et de l'étendue de la voix. Le docteur Joal a publié un grand nombre de faits de ce genre et si l'on étudie avec soin les causes de ces phénomènes moins bizarres qu'on ne le pense, je ne crois pas qu'il s'agisse, comme plusieurs chanteurs ont tendance à l'accepter, d'une action directe de la matière odorante sur le larynx et les voix respiratoires. On sait que la perception des odeurs se fait dans la partie supérieure des fosses nasales, où s'étale sous la muqueuse la rangée des cellules terminales du nerf olfactif. Les molécules odorantes, apportées par l'air, viennent agir directement sur cette muqueuse par dissolution dans ces sécrétions et provoquent ainsi l'excitation qui se transmet au centre nerveux. Peut-être, car cette question de l'olfaction n'est pas résolue physiologiquement, s'agit-il d'ondes vibratoires analogues à celles de la lumière et du son.

Que ce soit par une excitation chimique ou physique, c'est toujours sur la muqueuse nasale que se produit l'action; il s'agirait donc, dans ces accidents vocaux, d'une sorte de trouble réflexe analogue aux lésions pathologiques que l'on observe dans certaines névroses nasales. Le larynx ne serait atteint que secondairement. Peu importe du reste l'interprétation, puisque le fait n'en est pas moins exact. A mon avis, il faut faire entrer en ligne de compte, et dans une large mesure, une certaine susceptibilité nerveuse. Les névropathes ou les personnes très impressionnables seront probablement plus disposées que les autres à ressentir ces fâcheux effets. On connaît, à cet égard, l'histoire amusante de cette femme qui était prise de coryza, d'éternuements et de véritables crises d'asthme à la vue d'une rose. Le fait est assez fréquent, puisque en Amérique le coryza des foins porte le joli nom de coryza des roses. Toujours est-il que cette jeune femme vient consulter le Dr Roland Mackenzie de Baltimore pour la guérir de cette fâcheuse infirmité. Le docteur veut s'assurer de ces accidents et la renvoie au lendemain. A peine entrée dans son cabinet, il lui présente une rose; la malade est prise aussitôt de sa crise habituelle. Le docteur se mit à sourire et lui conseilla un traitement purement nerveux; la rose était artificielle.

---

Politique étrangère.

On parle d'un petit roi qui semble, en ce moment, commettre de lourdes fautes.

—Il est mal conseillé et le royaume semble tomber en quenouille.

—En quenouille? Mais alors il n'a plus qu'à filer.

---

Entendu à la campagne:

—Voyez donc cette rivière! Elle est presque à sec!

—Parbleu! Voilà là-bas un bateau qui prend l'eau.

---

A table d'hôte.

Un monsieur s'adressant à sa voisine:

—Pardon, madame, je suis un peu myope; auriez-vous l'obligeance de me dire si j'ai bien mangé de tout?

## FEUILLETON.

# Le Brick d'Ébène.

—PAR—

GEORGES PRADEL.

DEUXIÈME PARTIE.

L'OFFICIER BLEU.

(Suite.)

—Allons!—dit-elle,—il faut rentrer.... Madame peut rester, elle, je n'ai pas d'ordres à son égard, mais vous....

La jeune fille n'essaya pas de résister. Soumise, obéissante, elle se leva et suivit la revêche Catiche.

Mais en s'éloignant, elle se mit à gesticuler, tout en chantant d'une voix forte la troisième strophe de la ballade des *Trois grands rois*:

Venaient serrés,
Armés et cuirassés,
Les francs archers portant haut l'oriflamme
Venaient serrés,
Armés et cuirassés,
Les francs archers et les arquebusiers.

Sous leurs armets,
Les baronnets,
Chacun paré des couleurs de sa dame,
Sous leurs armets,
Les baronnets
Cavalcadaient, suivis de leurs valets.

—Allons! rentrez! rentrez!—gourmanda Catiche.

Et, à son tour, elle déclama:

"Seigneur, ne me reprenez pas dans votre fureur et ne me châtiez pas dans votre colère!"

Il faut bien le reconnaître, ce duo de la légende des *Trois Rois* et des psaumes de Catiche produisait une désopilante cacophonie. Mais le côté réellement comique en échappait à la baronne Cazérès.

Avec une poignante angoisse, elle suivait des yeux la folle, qui s'éloignait en compagnie de Catiche.

Et elle demeura assise sur le banc rustique tant que la voix de la jeune fille parvint à ses oreilles.

Celle-ci continuait à chanter la dernière strophe de la ballade:

Hélas! Je sais un chant d'amour,
Triste et gai tout à tour.
Hélas! je sais un chant d'amour,
Triste et gai tour à tour,
J'avais douze ans lor qu'en Bretagne
On me l'apprit sur la montagne......
Hélas! je sais un chant d'amour,
Triste et gai tour à tour.

—Rentrez! Rentrez!—poursuivit impitoyablement Catiche.

Et pour la fois dernière, la voix reprit:

Souvent le doux nom de Marie
S'y mêle au nom de ma patrie.
Hélas! je sais un chant d'amour,
Triste et gai tour à tour.

La baronne s'était levée, elle s'était mise à marcher droit devant elle, pour voir plus longtemps encore, cette enfant qui prenait de plus en plus une immense place dans son cœur, dans sa vie.

Parcourant l'allée que venait de quitter la psalmodiante Catiche, elle était arrivée à une petite montée faite d'artificielles rocailles, d'où retombait une source argentée, en cascades jaillissantes.

Au dessous, un amas de grosses pierres poreuses, striées, surplombant une pièce d'eau où s'ébattaient des poissons rouges.

Harper sacrifiait beaucoup aux regards, dans l'établissement du Tombeau des familles.

Aux parents qui venaient visiter *la Source*, il montrait complaisamment ces cascades, ces eaux vives, ces riants bosquets.

Comment ne pas se plaire au milieu de cette fraîcheur, de cette verdure!....

Comment n'y pas retrouver la santé et la raison!....

La baronne regagna bientôt le pavillon, en proie à une émotion poignante.

Par quel moyen pourrait-elle éclairer ce mystère?....

Les paroles de la jeune fille lui étaient-elles échappées dans un éclair de raison?

Elle en était bien sûre. Le lendemain à la même heure, la folle arrivait encore prendre place à son banc favori.

Elle avait repris son costume de pigeonne, agrémenté de festons et d'une bizarrerie outrée.

Ses yeux brillaient, son agitation était extrême, l'éclat de ses grands yeux bleus se montrait plus violent encore qu'à l'ordinaire.

Catiche avait pris goût à sa psalmodie de la veille. Sous son bras se voyait un gros livre de psaumes, bourré d'annexes.

D'instinct, cependant, elle jeta un regard soupçonneux sur la baronne.

Fort heureusement, celle-ci se tenait sur ses gardes. Elle venait de prendre, bien à l'avance, un air à la fois indifférent et abattu.

Tout comme si elle ne se fût pas trouvée là, la pauvre folle arriva et s'assit à l'autre extrémité du banc, sans même s'apercevoir de sa présence.

—Je ne sais ce qu'elle a aujourd'hui,—grogna la désagréable Catiche,—il est impossible de la tenir.

La folle semblait cependant, en cet instant, très calme, abattue même; la tête dans les mains, elle n'attachait aucune attention à ce qui pouvait se dire ou se passer autour d'elle.

—Vous voudrez bien la veiller un peu,—fit Catiche, s'adressant à Mme Cazérès,—depuis que je fais votre service je n'ai même plus le temps de m'adonner à mes pieuses lectures.

Le premier mouvement de la baronne fut d'accepter avec empressement la charge que voulait bien lui confier la revêche servante.

Aussitôt elle se ravisa.

Dans les maisons de fous, la moindre parole, le plus banal des incidents peuvent cacher un piège.

—Certainement, — finit-elle par répondre,—je ne m'y refuse pas; mais ne vous éloignez pas trop... car, après tout, je n'ai aucune autorité sur elle.

—Oh! elle n'est pas méchante!...... Incapable de vous faire une noirceur... Incohérente, voilà tout, détraquée....

Et Catiche, fermant à demi les paupières, prenant l'air inspiré que devait avoir la pythonisse d'Endore, gronda sourdement:

—Elle n'a jamais songé au salut de son âme!.... C'est sa vile dépouille charnelle qui, seule, l'a préoccupée.... Alors, le Seigneur s'est retiré d'elle, et cruellement l'a *frappé*,.....Vous-même, telle doit être également votre histoire.. Pensez y.... tandis qu'il en est temps encore...... Encore un peu, et il sera trop tard!......

Et Catiche, brandissant son livre de psaumes d'un air menaçant, intima ce dernier ordre à Mme Cazérès:

—Mortifiez-vous!.... Humiliez-vous.... Punissez-vous!.... si vous ne voulez pas être cruellement châtiée!

Mais elle jugea parfaitement inutile d'engager une discussion avec la fanatique.

Celle-ci, du reste, ne lui laissait pas le temps de répondre. Comme la veille elle recommençait sa promenade, ouvrant son gros volume et le feuilletant avec attention.

A cet instant, après s'être assurée que Catiche avait le dos tourné et ne pouvait la voir, la folle fit un mouvement et, s'emparant furtivement de la main de Mme Cazérès, la serra convulsivement.

La baronne allait ouvrir la bouche.

—Chut!—fit la folle à voix basse,—Catiche est trop près!.... Elle pourrait nous entendre.... Et tout! tout!.... une foi encore, serait irrévocablement perdu.

L'excès de précautions n'était pas inutile; tout justement, Catiche venait de brusquement se retourner.

Rassurée par la complète immobilité de ses deux démentes, elle commença à se livrer à son exercice favori.

Tout en montant la pente douce conduisant à la cascade, elle avait trouvé, au milieu de son bouquin, le passage qu'elle cherchait, et maintenant la déclamation commençait.

Tout d'abord, le débit était sourd, grondant puis, peu à peu, les notes éclatantes, aiguës, sonores, avec les accents cruels, de menaçantes intonations:

—Réjouissez-vous! Réjouissez-vous!.. Voici les oiseaux qui tondent l'agneau! .... Voici le balancier qui frappe la monnaie!.... Le fléau qui dépouille la gerbe!.... La meule qui broie le froment!

Et Catiche, de s'écrier alors, avec un sauvage enthousiasme:

—Meule! Ecrase-moi!.... Fléau! dépouille-moi!...... Ciseaux! Tondez-moi!.... Et toi, balancier du Seigneur! Frappe ce vil métal à son empreinte!...

En prononçant ces derniers mots, le dos de Catiche se voûtait, elle marchait repliée sur elle-même, sans savoir ce qui se passait autour d'elle, oubliant, pour un instant, le reste de la terre,.

—Périsse la chair qui a péché....

—Enfin!—s'écria la folle en s'emparant des deux mains de la baronne et les portant à ses lèvres.—Enfin!.... Le moment est venu!.... Je puis vous parler.... je puis tout vous dire....

—Mais Catiche!—s'écria Mme Cazérès,—elle va se retourner, elle va vous voir, elle......

La jeune fille secoua la tête avec assurance.

—Elle ne verra plus. Elle n'entendra rien!.... Elle va avoir un accès terrible.... Et tout se terminera par la plus violente des crises de nerfs.

Catiche criait maintenant:

—Malheur! trois fois malheur!.... au pécheur impénitent.... Malheur à tous ceux qui menacent la foudre!.... La fureur souverain maître sera terrible. Malheur! malheur! malheur! sur les enfants d'Achab, comme sur ceux de Naboth!.... Malheur aux riches! malheur aux pauvres! malheur à tous, ils ne veulent ni se repentir, ni se mor....

Ici une complication inattendue changea tout d'un coup la face de la scène.

Catiche, en proie à la folie qui s'emparait d'elle, ne regardait ni à droite ni à gauche.

Les yeux retournés, comme chez les extatiques, semblaient dirigés vers un point fixe qui l'hypnotisait.

Elle avait continué à avancer, bien qu'elle fût au bord des roches....

Et patatras!.... Elle venait d'exécuter un maître plongeon dans le bassin!..

Malheureusement pour elle, avant d'être immergée, elle avait rebondi sur les roches, et dans sa chute elle se heurtait à diverses reprises au tranchant des pierres aiguës.

—Courons!—s'écria la jeune fille.—Quoique l'odieuse créature m'ait bien torturée, il nous est impossible de la laisser mourir, et infailliblement elle se noierait.

Le bassin n'avait pourtant pas de profondeur, mais Catiche y était tombée la tête la première, et dans la violence de la chute, ayant perdu connaissance, elle aurait été infailliblement asphyxiée dans soixante centimètres d'eau, tout au plus, au milieu des poissons rouges effrayés de cette intrusion inattendue.

Mme Cazérès s'était élancée dans le bassin et ramenait à elle Catiche, complètement inanimée; elle déposa à grand'peine l'énergumène sur le bord de la pièce d'eau.

Catiche s'était atrocement déchiré la joue contre les coupantes arêtes des pierres.

Et, lorsque la baronne voulut lui lever la tête, cherchant à la rappeler à la vie, la diseuse de psaumes poussa un gémissement douloureux.

La jeune fille soumise à la garde de Catiche avait été chercher du secours.

Le couple Harper accourait avec de grands cris, des imprécations, voire des menaces, s'en prenant tout d'abord à ses deux pensionnaires.

On s'expliqua.

Catiche, après une violente crise de nerfs, se terminant par un déluge de larmes, avouait en partie, la vérité.

Elle mettait l'accident sur le compte d'un étourdissement inattendu.

Le docteur Harper examinait la blessée, très mal mise en point par sa chute.

Une cuisse cassée, une épaule luxée, la joue profondément entaillée; le tout la faisant cruellement souffrir.

Quand Harper prononça son diagnostic, la colère de Catiche se déchaîna d'une façon furieuse.

Et elle montra le poing au ciel, accablant le Très-Haut d'un torrent de malédictions imagées.

Des infirmiers se montraient à l'appel de Mme Harper, et Catiche, toujours enragée, était transportée dans le pavillon, sur une civière.

Quand elle fut étendue sur un lit où forcément les fractures, les blessures allaient la retenir, Mme Cazérès et l'inconnue se regardèrent.

Allait-on les laisser seules?....

Le couple Harper les chargerait-elles, toutes deux de garder, de veiller Catiche?

Le dévouement qu'elles avaient montré en portant de l'eau la salutiste tournait à leur avantage.

Harper et sa femme avaient d'abord cru à un méchant tour de leurs deux folles, mais non.... bien au contraire, elles avaient sorti de l'eau leur gardienne, accourant, dès le premier appel, à son aide.

Si les directeurs du Tombeau des familles se tenaient toujours en méfiance, leur rapacité était sans égale.

Il fut donc convenu que Mme Cazérès veillerait Catiche.

Elle s'était offerte d'elle-même, de l'air le plus naturel.

Elle veillerait aussi sur la pauvre folle, qui n'était certainement pas à craindre... Puis, Harper et la directrice seraient là à tout instant.... Certes, rien à craindre de ces deux pensionnaires si complètement résignées à leur sort.

Enfin, il y avait les infirmiers qui faisaient constamment des rondes.

La nuit, on lâchait deux danois féroces, deux énormes molosses, exclusivement nourris de viande crue, et qui, ne recevant leur pitance que le matin, parcouraient, affamés, toute la nuit les jardins.

Non, en vérité, rien à craindre de ce côté.

Telle était l'opinion que, réciproquement, émettaient les époux Harper, après avoir passé en revue toutes les éventualités possibles et impossibles.

Lorsque Harper et sa femme, après tous les soins donnés à Catiche, fermèrent à double tour les portes du pavillon, d'un commun accord, la baronne Cazérès et sa compagne tendirent l'oreille.

Bébé et "Mon Amour" s'éloignaient pour regagner le bâtiment principal de la Source, complètement rassurés.

Alors le même mot s'échappa en même temps de leurs lèvres:

—Enfin!....

Et, fondant en larmes, elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre.

Catiche, dans la pièce d'à côté, se démenait en proie à une fièvre intense, accompagnée de délire....

Ce n'était plus un témoin gênant, ce n'était plus une surveillante....

Les deux prisonnières avaient désormais la liberté de pouvoir se parler.

Naturellement, la jeune fille raconta à Mme Cazérès pourquoi et comment, toute vivante, elle était enterrée dans le Tombeau des familles.

Triste et lamentable histoire que celle-là...

Epouvantable drame qui, trop souvent, se renouvelle au sein des familles riches.

Etiennette de Roquevère avait, de bonne heure, perdu sa mère.

Le comte de Roquevère, qui habitait toute l'année une immense propriété dans l'un des départements du Midi, semblait avoir à jamais renoncé à se marier, et Etiennette vivait heureuse auprès de ce père chéri qui consacrait sa vie à sa fille et au culte sacré d'une adorée morte.

Le comte de Roquevère était riche, mais la majeure partie de la fortune de la maison venait de la mère d'Etiennette, une demoiselle de Cartisan, des Cartisan du Poitou, qui comme on sait, sont propriétaires d'immenses et de nombreux domaines.

Vers la douzième année de sa fille, le comte de Roquevère ne s'avisa-t-il pas de prendre pour Etiennette une institutrice?

Les meilleures références accompagnaient miss Eléna Hautrop, lorsque celle-ci entra dans la maison.

Miss Eléna était en tous points charmante. A la fois mince et potelée, l'idéal de la femme, souple comme une liane, avec des ondulations de couleuvre.

Originale et aussi très agréable, malgré des sourcils noirs et touffus qui parfois, lorsqu'ils se contractaient, lui donnaient une expression un peu trop dure.

La note dominante de sa personne, c'était la finesse, la sveltesse.... Une adorable petite chatte noire.

Pour commencer, elle laissa le comte de Roquevère absolument tranquille.

Oh! elle ne s'occupait nullement de lui. Elle était toute à son rêve, dont, tout d'abord, elle entreprit la conquête.

C'était tâche facile! Comme l'a dit le grand poète, Etiennette, de toutes parts, offrait sa jeune âme à la vie et sa bouche aux baisers.

Miss Eléna Hautrop, peu de temps après son entrée dans la maison du comte de Roquevère, amenait une servante à elle, longue, sèche, osseuse, dont les yeux grisâtres étaient toujours à demi-voilés, et dont les poches étaient constamment bourrées des pieuses brochures que distribue à poignées pleines l'Armée du salut.

C'était elle qui allait être tout spécialement chargée du soin particulier d'Etiennette.

Tout d'abord, la salutiste se tint tranquille. Eléna Hautrop la tenait de court, et bien qu'elle se montrât désagréable et rêche, Mlle de Roquevère finit par s'habituer à son service et à s'attacher à elle.

—Elle est un peu folle, Catiche!—disait elle parfois à sa trop jolie institutrice,—mais ce n'est pas une méchante fille.

A cet instant, à qui fût venu dire à Etiennette que l'adorable Eléna Hautrop et la sombre Catiche lui feraient verser toutes les larmes de son corps, elle eût fait la plus verte des réponses pour ces révoltantes calomnies.

Telle était la vérité, cependant, et Etiennette ne devait pas tarder à s'en apercevoir.

Deux années ne s'étaient pas écoulées qu'Héléna Hautrop régnait en souveraine maîtresse dans la maison.

Le comte de Roquevère avait dépassé la cinquantaine.

A cette époque critique, à l'heure où l'homme voit souvent avec une inconsolable tristesse, sa seconde, sa dernière jeunesse sur le point de décliner, il cherche à se raccrocher à la vie au moyen d'un suprême amour.

Héléna Hautrop n'avait pas eu grand'peine à ensorceler le comte de Roquevère.

La froideur calculée, les mines de chatte effarouchée avait promptement mis l'étincelle aux poudres amassées dans ce cœur qui se croyait si bien mort à jamais.

Bien banal, ce roman de l'institutrice, n'est-ce pas, lecteur?

Accordez une minute de crédit au romancier; et vous verrez que la banalité du roman se rachetait par certains côtés sortant quelque peu de l'ordinaire.

Ce n'est pas le premier amour qui est à craindre, c'est le dernier.

Celui qui venait de s'abattre sur le comte de Roquevère était une passion terrible.

Le comte avait d'abord cru qu'il n'avait affaire qu'à une sympathie violente.

Lorsqu'il s'était rendu compte du sentiment qui embrassait tout son être, il était trop tard, toute lutte était impossible.

Oh! la barque qui devait conduire Eléna Hautrop sur le fleuve du Tendre était supérieurement menée.

Rien n'y manquait.

Eléna n'avait-elle pas voulu fuir à jamais le château de Roquevère?

Sitôt que le comte lui avait laissé voir à quel point il était amoureux d'elle, ses malles avaient été promptement faites, et elle se disposait à partir.

Elle s'enfuyait même en compagnie de la puritaine Catiche.

Mais on a deviné le reste.

A la première station, le comte rattrapait la fugitive.

Celle-ci ne consentait à rentrer au château qu'en emportant avec elle les plus sérieuses garanties.

—Vous serez ma femme!—lui avait dit M. de Roquevère,—je vous jure sur mon honneur de gentilhomme de vous donner mon nom.

Elle n'en demandait pas davantage... pour l'instant.... car, dans l'avenir, son rêve embrassait bien d'autres horizons.

—M'aimerez-vous lorsque je vais être votre petite maman?—demanda Eléna Hautrop à Etiennette à quelques jours de là.

Etiennette ne répondit pas tout d'abord.

"Sa petite maman!...." Non, en vérité, elle ne comprenait pas ce que son institutrice voulait dire.

Il fallut que son père, tout au long, le lui expliquât.

Alors, dans le fond de son cœur, elle ressentit comme une déchirure violente.

M. de Roquevère oubliait donc celle dont le souvenir sacré n'avait pas quitté sa jeune âme!....

Oui! Eléna Hautrop allait devenir comtesse de Roquevère, et elle prendrait la place de la pauvre morte, aujourd'hui bien oubliée.

Elle se raidit, elle dissimula le désespoir profond qui l'accablait.

Elle fit même tous ses efforts pour continuer à avoir la même affection pour celle qui serait, avant peu, sa belle-mère.

Mais Eléna était trop fine pour ne pas deviner ce qui se passait dans le cœur de son élève.

Aussi, un éclair de fureur, aussitôt éteint, flamba dans les yeux noirs de l'Américaine.

Dès cet instant, Eléna Hautrop vouait une mortelle haine à sa future belle-fille.

—Le mariage se fit à Roquevère; sous sa couronne toute blanche de vierge Eléna était ravissante, la joie du triomphe flambait dans ses infernales prunelles.

Au château de Roquevère était arrivé pour conduire Eléna à l'autel, le seul parent qu'elle eût en France, le docteur Carl Warton, un américain, très en vue, et qui était en train de se créer, dans le monde élégant, à Paris, la plus brillante des clientèles.

Cal Warton était un homme de trente-huit ans, à qui,—chose étrange,—une calvitie précoce seyait à ravir.

Ses yeux clairs, d'une infernale intelligence, illuminaient un visage pâle, aux lèvres minces, s'ouvrant sur une denture de jeune loup.

Des favoris blonds soigneusement roulés, encadraient ce visage à la fois original et distingué.

Le docteur Warton parlait peu; mais tous les mots qu'il laissait négligemment tomber étaient frappés à l'emporte-pièce d'un esprit de haut vol.

Ses yeux, froidement cruels, ses yeux, pour ainsi dire sans regards, tout comme ceux des félins, qui voilent constamment leurs sanguinaires prunelles, s'étaient arrêtés, un court instant sur Etiennette, et la malheureuse enfant avait senti un froid mortel envahir ses veines.

Pourquoi l'oncle de miss Eléna Hautrop lui inspirait-il, dès l'abord, la répulsion la plus violente?....

Elle n'aurait su le dire; mais elle était certaine que son funeste pressentiment ne la trompait pas....

Le docteur Carl Warton devait être un être de malheur.... un homme néfaste.

Elle seule avait cette opinion, à coup sûr, car l'élégant médecin aurait fait, tout comme son adorable nièce, la conquête de tout le monde. Il avait un mot aimable pour chacun, de ces mots si simples, tellement dépourvus de prétention, qui trouvent tout droit le chemin du cœur, ou bien mieux encore celui de l'amour-propre.

Un puits de science, en outre, enchantant tout l'auditoire par des aperçus si nouveaux, si intéressants, lorsque le dé de la conversation arrivait à lui et qu'il daignait le ramasser.

Naturellement, le comte de Roquevère avait insisté pour que le seul parent de sa jeune femme demeurât quelques semaines au château.

Carl Warton s'était largement fait prier.... Ses malades aussi bien que ses incessantes études le réclamaient à Paris.

Enfin, de bonne grâce il finit par céder, promettant de consacrer tout un mois à son neveu qui lui témoignait une sympathie si profonde.

Personne ne s'occupait d'Etiennette. La jeune fille se sentait profondément désolée.

Son père, qu'elle adorait, ne songeait plus qu'à sa bien aimée Eléna, celle dont l'envahissante image avait remplacé dans son cœur toutes les affections passées.

Et il fallait danser, se montrer gaie, joyeuse, affable avec tous.

Déjà, le comte, à diverses reprises, s'était approché d'Etiennette et lui avait dit sur un ton sévère que jamais la jeune fille ne lui avait connu:

—Etiennette, vous me faites énormément de peine. La froideur que vous témoignez à celle qui va désormais porter notre nom me cause un cruel chagrin......Elle est digne de votre affection comme de la mienne...... Et si vous m'aimez, vous cesserez de voir en elle une ennemie......Je ne comprends pas votre conduite; la jalousie est un des vices les plus odieux.

Et, comme Etiennette levait sur lui ses grands yeux mouillés de larmes, son père lui avait pris la main, et d'une voix qui s'amollissait maintenant en une émotion profonde:

—Mon enfant!.... je n'oublie rien!.. je n'oublie personne, crois le bien;...... Dieu ne nous ordonne pas la perpétuité de la douleur....

"Durant de longues années, j'ai été profondément malheureux...... Pourquoi veux-tu que je n'aie pas encore, avant de mourir, une part de bonheur!......"

L'inconscient égoïsme du comte de Roquevère désarma Etiennette.

Aussi bien, elle reconnaissait que toute lutte était impossible.

La source de ses douleurs était, cependant, loin d'être tarie. Bien au contraire, à peine commençait-elle à suivre son cours.

A ces cuisants chagrins vint promptement s'adjoindre une inquiétude vague, imprécise et pourtant très réelle.

Bien que toute jeune fille encore, elle se savait jolie, charmante.

A ce bal si brillant auquel était conviée la noblesse de toute la contrée, les compliments de tous les côtés lui étaient décernés.

Il lui sembla que le docteur Warton s'approchait d'elle plus souvent que ne l'exigeait la simple et banale politesse.

Et, à travers les paupières plissées du docteur, elle sentait son regard, à tout instant, fixé sur elle.

Pourquoi ce rayonnement constant lui causait-il un croissant malaise?

Ce fut bien pis encore, lorsqu'en portant les yeux sur sa belle-mère, elle vit flamboyer dans les noires prunelles de celle-ci une intense lueur de rage.

Le docteur Warton qui, à cet instant, causait avec elle, la quitta presque aussitôt et se rapprocha de la nouvelle comtesse de Roquevère.

Alors, elle vit Eléna parler avec animation au docteur.

Et Etiennette chassa bien vite la pensée qui lui venait à l'esprit....

Car, en vérité, sa belle-mère avait l'air de tout simplement faire une scène de jalousie à Carl Warton.

Plusieurs jours s'écoulèrent durant lesquels la vie d'Etiennette s'écoula tranquille et paisible.

Le docteur Warton passait ses après-midi à la chasse. Le comte sortait en voiture avec sa jeune femme, dont il se montrait de plus en plus follement épris.

Etiennette ne voyait sa belle-mère qu'à l'heure des repas et dans la soirée.

Témoin forcé du bonheur de son père, elle essayait de se rassurer; elle prenait de plus en plus sur elle pour répondre avec une affection naturelle aux amabilités dont la belle Eléna l'accablait.

Un hasard vint déchirer le voile qui la séparait de la vérité et décider de sa vie....

Dans un quartier du parc du château de Roquevère, Etiennette élevait des faisans exotiques des plus rares espèces.

C'était pour elle une joie exquise de voir ces merveilleux oiseaux accourir au son de sa voix, orgueilleux et superbes dans l'éploiement de leurs ailes diaprées.

Et tandis qu'elle leur jetait des graines, les tragopans, les éperonniers, les lophophores formaient autour d'elle comme un éblouissant kaléidoscope.

Ce jour-là, au courrier du matin, une désagréable nouvelle fut apportée au comte de Roquevère.

Le notaire d'une ville voisine faisait faillite.

Il désirait réunir ses créanciers, dont le comte était le principal, et leur adresser des propositions concordataires.

Il s'agissait d'une importante somme, d'une trentaine de mille francs.

Oui, mais le comte, en nouveau marié qu'il était, se montrait de fort méchante humeur. Il se voyait forcé de laisser le long du jour sa jeune femme toute seule; car, en vérité, elle ne pouvait l'accompagner à la réunion des créanciers.

Ce fut bien à regret qu'il se décida à partir, jurant de revenir aussitôt que la chose serait humainement possible.

Etiennette se trompait, sans doute, mais en apprenant qu'elle allait passer la journée dans la solitude, une expression joyeuse avait éclairé, pour un instant, le visage de la comtesse.

Et cependant, elle croyait avoir surpris plus encore: un regard échangé avec Carl Warton.

Le comte de Roquevère parti, la comtesse se retira dans ses appartements, tandis que le docteur partait pour se livrer à son plaisir favori.

De son côté, Etiennette s'enfonçait dans les profondeurs du parc, là où ses oiseaux chéris avaient l'habitude de venir lui manger dans la main.

Une lourde chaleur avait envahi l'atmosphère.

Dans le fond de l'horizon, de gros nuages noirs se bousculaient apportant dans leurs flancs un violent orage.

Une corbeille toute pleine de graines pendait au bras de la jeune fille.

Bientôt elle atteignit un large carrefour, au rond point duquel était bâti un petit pavillon à toit pointu, qui, dans le temps, avait servi de demeure à un garde.

Il tombait en ruines, ce pavillon; la porte démantelée laissait voir l'intérieur encore meublé d'une table boiteuse et de quelques chaises dépareillées;.... une autre pièce dans le fond, pièce obscure, où des fagots, des bourrées étaient amoncelés en tas.

Jamais personne ne venait dans cet endroit abandonné du parc, laissé en vraie sauvagerie, pour que les faisans d'Etiennette pussent trouver à se cacher au milieu des fouillis de ronces et de lianes.

Etiennette s'assit sur les marches de pierre servant de perron au pavillon, et à son appel les superbes oiseaux accoururent, se bousculant, se disputant, se battant même, pour s'approprier le grain que, devant eux, elle éparpillait à poignées.

—Oh! les vilains! Oh! les gourmands!—répétait-elle, ne cessant d'admirer le miroitement de leurs ailes—mais il y en a pour tout le monde!.... Oh! les vilains! Oh! les affreux gourmands!

Elle s'arrêta, tressaillant tout à coup. Un immense éclair venait de sabrer en deux l'horizon.

Puis, trois ou quatre secondes s'écoulèrent et un coup de tonnerre formible résonna, répercutant à l'infini ses roulements lointains.

En même temps, des gouttes d'eau, très larges, tombaient, précipitées, mêlées à de gros grêlons......L'orage éclatait et se rapprochait avec une rapidité vertigineuse.

Bientôt la foudre crépita sans interruption tandis que d'éblouissants éclairs ne cessaient de déchirer les nuées.

Etiennette s'était réfugiée dans le pavillon, laissant ses faisans qui s'étaient enfuis au premier coup de tonnerre.

Elle regardait maintenant, d'un œil distrait, les flaques d'eau jaunâtre, les ruisselets boueux, instantanément formés par la pluie diluvienne, lorsque deux formes confuses se mouvant précipitamment sous la cinglante averse attirèrent son attention.

C'étaient deux êtres humains, à coup sûr....Elle en était certaine....

Et tout de suite elle eut l'intuition que ce ne pouvait être que sa belle-mère et le docteur Carl Warton.

Bientôt le doute ne fut plus possible, c'était bien eux.

Ils accouraient, dans une course folle, à demi trempés déjà par les torrents d'eau qui continuaient à tomber.

Naturellement, ils se dirigeaient vers le pavillon, certains d'y trouver un abri.

Instinctivement, Etiennette se réfugia dans la seconde pièce, encombrée de bois de chauffage, ainsi que, plus haut, il a été dit.

Bien plus, elle se cacha derrière la porte.

—Ah! quelle aventure!—s'écria Eléna, toute essoufflée,—maudit orage!.... Nous étions si bien sous cette charmille, sur ce tapis de verdure:......

D'une voix à la fois basse et rude, le docteur vivement l'arrêta:

—Vous êtes folle! Eléna!.... lui dit-il, mais vous ne savez seulement pas si nous sommes seuls ici.

—Vous voilà bien, Carl!....—répliqua la comtesse,—toujours méfiant, toujours maître de vous......

—Toujours prudent, vous voulez dire......

—Ah! vous êtes très fort, Carl.... vous ne vous livrez, vous ne vous abandonnez jamais.

—Toujours des reproches......

—Ah! si vous m'aimez! vous seriez moins calme......

—Mais, une fois encore, taisez-vous donc! Voulez-vous donc vous perdre!....

L'impatience de Mme de Roquevère éclata bruyamment:

—Eh! vous m'ennuyez, à la fin, avec vos précautions inutiles.... Je sais ce que je fais, peut être!.... Depuis des années, ce pavillon est abandonné et désert...... et nous n'avons rien à craindre......

Cette affirmation ne réussit point à calmer les appréhensions de Carl Warton, car il s'avança sur la pointe du pied, pénétra dans la seconde pièce, très sombre, sonda d'un œil défiant le tas de fagots, mais négligea de regarder derrière la porte où Etiennette, tremblante, éperdue, s'appuyait contre la muraille.

Dès les premiers mots, elle avait compris qu'elle allait saisir le secret de Carl Warton et d'Eléna Hautrop.

A la première ondée crépitante avait succédé une pluie serrée, battante, qui menaçait de continuer longtemps.

—Là! Carl Warton!.... Carl Warton, le prudent, Carl Warton, le glaçon, êtes-vous rassuré?.... Etes-vous bien certain que personne, par ce joli temps, ne viendra troubler notre amoureux tête-à-tête!....

Et tapant du pied, la comtesse de Roquevère s'écria:

—Je suis furieuse! quand je songe que, malgré moi, j'aime un pareil homme de neige.

Sans doute, Carl Warton tint à prouver à Eléna qu'il n'était pas aussi glaçon que celle-ci voulait bien l'affirmer, car Etiennette entendit le bruit successif de plusieurs baisers prolongés......

Puis, d'une voix dolente, sa belle-mère reprit:

—Oh! Je le vois bien! Allez!.... Carl Warton!.... Vous n'aimez plus du tout, oh! mais! du tout, votre petite panthère noire!

—Mais si!... Mais, elle le sait bien!... au contraire!.... je l'aime!... je l'adore toujours!......

—Oh! cela!.... je n'en suis pas le moins du monde certaine.... Je tiens même, en résumant mes observations, bien des preuves du contraire.... Chéri, vous regardez beaucoup trop cette petite sotte d'Etiennette.... Vous la trouvez donc jolie!.... Vous! Mais ce n'est pas une femme, cette petite!......

—Le fait est qu'auprès de vous, comtesse!

—Ne vous moquez pas de moi, Carl!...... Autrement, je vous arrache le visage!...... Vous savez que je n'y vais pas de main morte, lorsque je m'y mets.

—Pardieu!—fit Carl Warton en riant très fort,—je n'aurais garde de l'oublier. Je porte encore les marques de votre aimable caractère.... Je me rappelle parfaitement que, dans un accès de sotte jalousie, à Berlin, vous avez failli m'arracher un œil.

Etiennette se souvint alors d'une légère cicatrice que le docteur Warton portait au coin de l'œil gauche.

Ainsi, cette cicatrice était une blessure faite par cette femme en un paroxysme de jalousie, et cette femme portait le nom de son père!

Elle fut sur le point de s'élancer de sa cachette et de leur crier:

—Je vous ai entendus, misérables!... Je connais maintenant votre infamie

Elle n'en eut pas le temps.

Le docteur reprenait:

—Voulez-vous que je vous le dise bien franchement, Eléna?... Eh bien! vous êtes absolument folle......Et si vous ne m'aviez pas comme ami....à tout instant, vous seriez capable de compromettre la situation que vous avez acquise.

—Elle est jolie, la situation! Croyez-vous donc que cela m'amuse d'appartenir à cet homme.... alors que c'est vous que j'aime?

Il y eut un silence. Evidemment Carl Warton cherchait un argument.

Il reprit après une pause:

—Songez au chemin parcouru, Eléna.. Quand je vous ai prise misérable, mourant de faim, malgré votre incomparable beauté dans les bouges de Brooklyn....

—Oh! je sais ce que je vous dois, allez, Carl Warton!.... Et je ne l'oublierai jamais.... C'est pour cela que je vous aime...... Pour cela que je suis jalouse. Quand je songe que je suis mariée à cet homme que j'ai en horreur.

—Patience!.... Hier, vous n'étiez rien qu'une malheureuse institutrice, presque une servante que du jour au lendemain on pouvait remercier, sinon renvoyer..... Aujourd'hui, vous êtes comtesse!... Et tout porte à croire qu'avant longtemps vous serez veuve.

Ces horribles paroles glacèrent le sang de la pauvre Etiennette.

Ces deux misérables voulaient-ils donc assassiner son père!......

Haletante, éperdue, se cramponnant à la muraille pour ne pas tomber, elle continua à écouter.

Elle le devait!.... Il lui fallait connaître jusqu'au bout les projets de ces deux monstres.

—Veuve!.... Je l'espère bien!....—répliqua bientôt Eléna,—et je n'y mettrai pas longtemps, je l'espère.... Aussi bien, j'y perdrais la tête si longtemps je devais vivre loin de vous....

—Notre séparation ne sera pas longue, Eléna.... Aussitôt après mon départ, vous déciderez aisément cet homme, que vous avez ensorcelé, à venir habiter Paris, et là, mon adorée, nous nous verrons tous les jours.

—Oh! certes!.... je ne vivrais pas loin de vous.... En songeant à toutes les infidélités que vous allez me faire à Paris....

—Mais vous ne vous débarrasserez donc jamais de toutes ces idées ridicules!.... Est-ce que je ne vous aime pas pardessus tout, et quand même!.... Est-ce que ce n'est pas toujours à vous que je reviens!.... N'est-ce pas à moi, comme je vous le disais tout à l'heure encore, que vous devez la situation que vous possédez aujourd'hui!.... Le comte vous laissera sa fortune....

—J'y compte bien.... Mais il faut que cette fortune soit prompte à me venir....

—Cela dépend de vous....

—Comment cela....

—Oh! pas de crimes inutile,—fit cyniquement Carl Warton,—à l'âge du comte de Roquevère, quand on veut jouer les jeunes maris, on ne reste pas longtemps sur terre. Cet homme vous adore.... Vous vous débarrasserez de lui par l'amour même.

Et avec un ricanement infâme, le docteur conclut:

—Comme cela, je n'aurai pas besoin de m'en occuper.

Pour l'esprit pur et chaste d'Etiennette ces mots demeuraient enveloppés d'un voile obscur.

Mais elle comprenait bien que la vie de son père était menacée, qu'il courait les plus grands dangers.

Maintenant, Eléna ne discutait plus avec Carl Warton. Elle reconnaissait son maître.... Elle écoutait ses conseils, elle était prête à obéir ses ordres, reconnaissant sa supériorité.

—Oui,—reprit encore le docteur, donnant à sa voix une âpre sécheresse, laissant tomber ses mots comme le tranchant d'un couperet:—oui, avant peu, vous serez comtesse, veuve, libre de vos actions, maîtresse d'une fortune que j'estime de quarante à cinquante mille livres de rente.....Oh! j'ai pris mes références, mes renseignements sont exacts.... Eh bien! je veux pour vous, plus encore.... Cette fortune.... C'est très joli comme début, comme marche-pied.... Il en est une autre bien plus importante, qui est à portée de notre main.... C'est celle qui appartient à cette enfant, dont bien inutilement, vous vous montrez jalouse.

—Je ne veux pas que vous la regardiez, fit Eléna, tentant, une dernière révolte.

Carl Warton reprit de sa voix devenue plus dure encore:

—La fortune de Mlle de Roquevère est estimée à plus de trente millions.... Le jour où j'épouserai Etiennette.... cette fortune je la partagerai avec vous.... Et nous resterons ce que nous sommes l'un pour l'autre.... Là.... Vous serez raisonnable!.... Vous comprendrez que je ne veux que notre bien à tous deux... Songez à cette idée.... Pas d'enfantillage!.... Et maintenant l'orage s'est enfui.... Voici le soleil qui de nouveau se montre.... Partons.... mais avant, ma petite panthère noire.... un dernier baiser......

Et ces deux créatures vomies par l'enfer profanèrent une divine caresse.

Etiennette, l'oreille tendue, écouta le bruit de leurs pas se perdant sur le sable humide de l'allée.

Et pendant longtemps elle demeura là, dans un état de prostration torturante, se demandant si elle n'était pas la proie d'un épouvantable cauchemar.

Hélas! non! Le hasard l'avait rendue maîtresse d'un horrible secret; un secret de mort!......

Son père était la proie de ces deux misérables, et avant peu il serait leur victime....

Ce qu'il fallait, c'était avant tout, au plus vite, prévenir ce père bien-aimé.

Voilà ce que se disait la pauvre Etiennette en regagnant lentement le chemin du château....

Comme elle gravissait les degrés du perron Carl Warton y arrivait de son côté.

Pressant le pas, le docteur la rattrapa dans le vestibule.

Il s'approcha de la jeune fille qui, à son aspect, devint blanche comme un suaire.

—Charmante!—fit Warton,—de plus en plus charmante!

Et il essaya, lui prenant la main, de l'attirer à lui.

Avec une indignation exaspérée, Etiennette le repoussa avec violence.

Elle ne fut pas maîtresse de son mouvement, de ses paroles.

D'une voix vibrante, elle prononça ces mots:

—Mais vous ne voyez donc pas que vous me faites horreur!....

Livide à son tour il devint, puis se remettant, et d'un coup d'œil inquisitif, scrutant le visage convulsé de la jeune fille:

—Oh! que veut dire ceci?—murmura-t-il.

Puis tout bas:

—A coup sûr il y a du nouveau.

Et il se précipita à la recherche de la comtesse.

Eléna se tenait dans le salon, étendue à demi sur un divan.

Elle avait eu le temps de changer de toilette.

Sa diabolique beauté brillait dans tout son éclat.

Carl Warton entra avec emportement. Et sans autre préambule:

—Au plus vite, il faut aviser...... Etiennette a certainement surpris notre conversation de tout à l'heure.

—C'est impossible. Vous vous êtes assuré vous-même que le chalet était désert! .....

—Enfin! elle était là!.... elle a tout entendu, j'en ai la conviction intime....

La comtesse réfléchit durant l'espace d'une seconde:

—Bah! Il me croira plutôt qu'elle....

—Prenez garde!

—A quoi?

—Le comte, si aveugle qu'il puisse être......

Un sourire d'une cruauté indéfinissable effleura les lèvres d'Eléna.

—Mon cher docteur, ce serait à désespérer de votre élève si elle n'avait su profiter de vos excellentes leçons.

En ce moment le roulement d'une voiture se faisait entendre.

Elle ramenait le comte au château.

Il arrivait, content d'avoir évité une forte perte, heureux surtout de revenir auprès de celle en qui se résorbait maintenant toute sa vie.

Il lui tendit les deux mains, l'attirant à lui, la pressant sur son cœur avec une infinie tendresse.

Eléna résista à ce mouvement et montra à son mari un visage bouleversé par une émotion poignante.

—Qu'avez-vous, chère aimée,—demanda le comte,—vous êtes souffrante.... Il est arrivé quoi?.... Un accident.... Mais parlez!...... Parlez donc! vous voyez bien quelle est mon angoisse!

—Un grand chagrin.... Un chagrin qui me frappe tout autant que vous, mon ami.... Un chagrin mortel....

—Lequel, grand Dieu!....

—Mon Dieu! je soupçonnais ce malheur depuis quelques jours, mais j'aurais pris sur moi de vous le cacher, espérant encore dans la jeunesse, la force, la vigueur, et surtout la divine Providence... Etiennette....

Le comte ne laissa pas Eléna achever.

—Il est arrivé malheur à ma fille!....—s'écria le père désespéré se tordant les mains.

—Oui, certes!.... mon ami!.... mais pas comme vous l'entendez.... J'ai eu tort de vous épouser, voyez vous, mon ami. J'aurais dû cacher dans le plus profond de mon cœur l'amour inaltérable que vous m'avez inspiré.

Une réaction s'opérait dans l'esprit et dans le cœur du comte de Roquevère.

Rassuré sur la vie de sa fille, il cherchait à comprendre maintenant le mot de l'énigme que lui offrait sa femme.

—Que veut dire tout ceci?—fit-il en fronçant le sourcil,—est ce que Etiennette!....

—Mais parlez donc, mon oncle,—fit la comtesse en joignant les mains et en jouant merveilleusement le désespoir,—dites au comte l'affreuse vérité.... Vous n'osez!..... Le courage vous manque!.... Il faudra donc que ce soit moi, faible femme, qui boive ce cruel calice.... Eh bien! mon ami.... je le répète, j'ai eu tort de vous épouser, car l'affection que vous me portez, celle que je vous rends au centuple, à vous, l'être le plus digne d'être aimé, a fait éclater dans le cœur d'Etiennette une implacable haine.... Cette haine est tellement violente, tellement invraisemblable, qu'elle a, j'en ai grand'peur, amené un dérangement dans le cerveau de cette pauvre enfant....

—Aurait-elle manqué au respect qu'elle vous doit?—demanda le comte avec violence.

—Eh! Il n'est pas question de respect,—fit Eléna avec véhémence,—que voulais je! Son affection!.... conserver l'ardente amitié qu'elle me témoignait autrefois.... être sa mère!....

Puis, se tournant vers le docteur qui, impassible, assistait à toute cette scène:

—Mais, mon oncle!.... Docteur! C'est au médecin que je m'adresse, cette fois.... Dites donc la vérité à mon mari.... N'est-ce pas la folie.... la cruelle, la douloureuse folie qui a frappé cette malheureuse enfant!...... Ne prétend-elle pas que je suis une aventurière, que mon oncle est un bandit.... alors que, Dieu merci, je vous ai fourni, ainsi que vous m'ayez fait l'injure de me les demander, toutes preuves de l'honorabilité de notre famille...... Nous étions pauvres....... Voilà notre seul crime... Mais chez nous l'honneur fut toujours sauf!....

Carl Warton, dès le premier mot, avait admirablement saisi la marche de l'audacieuse partie que jouait à cet instant Eléna.

Et il s'empara aussitôt du second rôle, le débitant avec le plus infernal aplomb.

—Enfin! c'est malheureusement trop vrai!.... Ce ne peut être qu'une oblitération cérébrale.... momentanée, je l'espère!.... A entendre Mlle de Roquevère, qui va vous débiter, j'en suis sûr, tout le prodigieux roman qu'elle a trouvé dans son imagination en délire.... d'accord avec ma nièce, je voudrais tout au moins vous assassiner.... pour vous prendre votre fortune.... pour spolier plus sûrement ensuite notre fille......

Le comte frappa violemment du pied, en haussant nerveusement les épaules:

—Mais d'où vient ce tissu d'absurdités?....

—Mlle de Roquevère vous le débitera elle-même, j'en suis certain. D'ailleurs, elle nous en a prévenus, ma nièce et moi.....

—C'est bien!—fit-il, tandis qu'un flot de colère empourprait son visage,—je sais ce qu'il me reste à faire....

Carl Warton intervint alors:

—Je vous demande pardon, mon cher comte, mais, je vous en prie.... ne traitez pas la pauvre enfant avec sévérité.... Croyez-moi.... Elle est absolument inconsciente. Elle est parfaitement en proie à ce que nous appelons une déviation cérébrale.... Les phénomènes dont elle nous donne le désolant spectacle sont similaires de ceux qui se produisent dans le délire de la persécution.... Elle est hypnotisée par une aversion irraisonnée, se transformant peu à peu en haine féroce.... Notez que tout ce qu'elle vous racontera, elle l'a vu!.... Elle en demeure intimement convaincue. Elle le jurerait sur ce qu'il y a de plus sacré au monde.... sur votre tête, sur Dieu!... Et, ce qu'il y a désolant, c'est qu'elle est absolument de bonne foi!

Le comte demeurait atterré.

—Mais que faire?...... quels moyens employer?.... comment agir?.... Notre existence, à ma chère Eléna et à moi, va devenir un véritable enfer.

Carl Warton secoua lentement la tête.

—Pas le moins du monde, mon cher comte.... Vous continuerez à jouir de tout le bonheur auquel vous avez droit.... Prenez votre enfant par douceur. Gardez-vous de l'exaspérer.... Ce commencement de monomanie, dont nous viendrons à bout, grâce à la Providence, je l'espère fermement, vous le porteriez à l'état aigu en contredisant la pauvre enfant. De la patience, une excessive douceur.... Et voilà tout. Eléna et moi, si vous le voulez bien, nous nous chargerons du reste.

—Comment vous remercier!—répliqua le malheureux, aveuglé, en serrant chaleureusement les mains du docteur.

V

VICTIMES D'AMOUR.

Toute habillée, Etiennette s'était jetée sur son lit, la tête dans les mains, sanglotant à fendre l'âme.

Que faire, que devenir, au milieu de cette infamie, de cette boue immonde?...

Vainement, elle cherchait à mettre ses idées en ordre, elles continuent à tourbillonner dans cette excitation farouche qui doit précéder la folie.

Le bruit d'une porte s'ouvrant la fit tressaillir.

L'idée que Carl Warton pouvait avoir l'audace de venir la poursuivre jusque dans sa chambre de jeune fille l'épouvanta plus qu'elle ne l'était encore.

Ce n'était pas le docteur, mais bien Catiche, qui désirait voir si tout était en ordre pour son service du soir.

Depuis le mariage d'Eléna, une femme de chambre parisienne, une soubrette rusée et madrée, molle et fibreuse, une de ces filles de comédie et de drame qui savent se bien se faire une pelotte dans les grandes maisons, était attachée auprès de la jeune comtesse.

Celle-ci, pour employer le mot consacré, avait donné Catiche à Etiennette.

Le comte, dans son fol aveuglement, avait vu, en cet abandon d'une servante dévouée à sa maîtresse, une preuve de bonté à ajouter à tant d'autres.

Catiche était la vertu même! l'abnégation sans bornes! le dévouement incarné!

Catiche avec ses allures puritaines, son ascétisme, sa Bible et ses cantiques toujours sous le bras, avait pris en très peu de temps, une position prépondérante dans la maison.

Aux maîtres, elle inspirait maintenant un intérêt sérieux; aux domestiques, une mystérieuse terreur, lorsque après les repas elle entreprenait de leur lire de menaçants versets, leur promettant la rôtissoire éternelle et l'embrochement à perpétuité.

Pour tous, Catiche était l'honnêteté, la loyauté même; Etiennette, la première, faisant la part de son exagération et de son originalité, s'habituait à son service et s'attachait insensiblement à cette étrange fille.

Quand on est enfant, abandonné, malheureux, ne ressemble-t-on pas aux noyés qui cherchent à se raccrocher à la moindre branche.

L'entrée de Catiche avait eu lieu sur la pointe du pied, le grincement de la porte avait été imperceptible, si bien qu'Etiennette n'eut que le temps de se redresser en voyant la servante s'approcher de sa couche.

Fièrement, elle s'essuya les yeux.

Mais Catiche l'arrêta d'un geste:

—Pleurez! fille de Sion!—lui dit-elle, d'un ton inspiré,—pleurez sur votre abaissement et sur vos ruines.

Puis levant les bras au ciel;

—Quand vous voudrez penser à votre salut, malheureuse enfant! Il sera trop tard!.... La main sévère et dure du Dieu de vengeance et de colère se sera déjà appesantie sur nous.

—Bien! bien! ma bonne Catiche,—répliqua nerveusement Etiennette, qui trouvait que la lourde main en question ne l'avait déjà que trop frappée,—gardez pour vous vos psaumes, ma bonne Catiche, et dites-moi si mon père est de retour.

—M. le comte est rentré depuis à peu près une heure; il est dans ses appartements, mais d'un moment à l'autre, il va redescendre au salon, le premier coup de cloche pour le dîner étant déjà sonné.

Le dîner! Etiennette était donc condamnée à se retrouver en face des deux misérables dont elle avait surpris l'immonde secret....

Non! en vérité, ce sacrifice était au-dessus de ses forces.

—Bien! bien!—fit-elle à Catiche,—demandez à mon père s'il peut me recevoir.

La réponse que rapporta la servante fut affirmative.

Le comte attendait Etiennette.

Lorsque celle-ci pénétra dans la chambre de son père le comte se leva, alla au devant de sa fille les deux bras étendus.

Il l'attira sur son cœur et l'embrassa avec effusion.

Cette marque de tendresse amollit de nouveau le cœur de la pauvre enfant, et elle sanglota longuement sur le cœur de son père.

—Allons! allons! calme-toi!—répétait celui-ci, avec cette douceur grondeuse que l'on emploie avec un enfant gâté,—calme-toi, surtout! Je ne veux pas te voir ainsi, autrement, tu me trouveras très sévère.... Etiennette, essuie tes larmes, tu me fais énormément de peine.

A mots entrecoupés, Mlle de Roquevère finit par répondre:

—Mon père! Il faut à tout prix que je vous parle..... si vous saviez!....

—Je sais tout, ma chère enfant!...... Je sais, je vois que tu es excessivement énervée, et je ne parlerai, je n'aurai un entretien avec toi que lorsque tu seras plus calme...... Allons! Voilà le second coup de cloche qui nous appelle dans la salle à manger, prends mon bras et descendons.... Le dîner te remettra.... Veux-tu bien faire plaisir à ton père?.... Chasse tes idées noires, et viens, voilà tout ce que je te demande.... Viens! je t'en prie....

—Mais, mon père! Vous ne savez donc pas!.... Mais la femme que vous avez épousée....

En prononçant ces derniers mots, les yeux d'Etiennette s'étaient mis à étinceler tandis que ses lèvres toutes blanches ne tranchaient même plus sa pâleur morbide.

—Vous ne savez donc pas que le docteur .... ce docteur....

Le docteur fut effrayé de la décomposition subite du visage de sa fille.

—Ne la contrariez pas, surtout,—lui avait dit Carl Warton,—parlez comme elle, abondez dans son sens.

—Parfaitement! parfaitement! je sais tout,—répliqua-t-il, en prenant le ton de la plaisanterie,—je sais absolument tout.... je sais que j'ai épousé une aventurière, que le docteur Carl Warton est un bandit, que tous deux veulent m'assassiner!.... Là!.... Es-tu contente.... Tu vois bien que je suis informé tout autant que toi!.... Il est donc inutile d'avoir avec moi une conversation sur toutes ces choses, tu peux être convaincue que tu ne m'apprendrais rien.... Je te demande seulement de venir dîner avec moi, avec M. Warton, avec Eléna.... Bien entendu, il ne saurait être question de toutes ces choses durant le repas......

Etiennette s'arrêta.

Epouvantée, elle regarda son père.

Parlait-il sérieusement ou était-il en proie à une folie soudaine?

Et, comme le comte, toujours souriant, lui tendait la main, elle porta les deux mains à son front, et tout de son long s'écroula sur le parquet. Le comte se précipita sur un cordon de sonnette.

—Appelez le docteur,—cria-t-il au premier domestique qui accourut à son appel.

Naturellement, Carl Warton et sa complice se tenaient aux écoutes.

Quelques secondes encore et ils arrivaient dans la chambre d'Etiennette.

Le docteur avait enlevé la jeune fille dans ses bras nerveux et la portait sur son lit.

Il coupait les cordons de sa robe, lui enlevait son corset, mettant à nu ses blanches épaules.

Des inhalations d'éther, des affusions d'eau froide parvenaient à avoir promptement raison de cette syncope.

Mais, lorsqu'Etiennette, ouvrant les yeux, se vit, en quelque sorte, dans les bras de Carl Warton, elle eut l'air de subir le foudroiement d'une batterie électrique.

Glissant comme une couleuvre, entre les bras d'Eléna et de son complice, elle se réfugia dans un coin de la chambre, les bras chastement croisés sur sa poitrine, et s'écria d'un ton déchirant:

—Oh! mon père! mon père!.... Est-ce vous qui m'avez livrée à ces monstres!.... Et ne défendrez-vous pas votre enfant?

Le comte se montra désespéré.

Sa fille chérie, sa pauvre Etiennette, était évidemment, complètement folle.

—Laissez-nous, laissez-nous seuls avec elle,—lui dit à voix basse le docteur....—Nous-mêmes, nous l'abandonnerons aux soins de Catiche, puisque notre vue, tout comme la vôtre, paraît l'exaspérer......

Quelques instants encore et Etiennette se trouvait seule avec Catiche.

Mais celle-ci n'eut pas le loisir d'assommer sa jeune maîtresse avec ses lamentations.

Etiennette réclamait d'autres soins.

Elle fut en proie, bien vite, à une fièvre intense.

Les successives secousses qu'elle avait été condamnée à subir durant cette longue journée de malheur ne mirent pas ses jours en danger, mais cependant, pendant près de deux semaines, elle fut sérieusement malade.

Lorsque la jeunesse eut raison de cette crise intense, elle apprit que, le premier, le docteur Warton avait quitté Roquevère, et que le comte, quelques jours tard, avait accompagné sa jeune femme à Paris.

Elle était seule, abandonnée aux soins de Catiche, qui profitait de sa convalescence pour tenter, soi-disant, sa conversion.

Que faire?

Oh! son parti fut bien vite pris!.....

Il ne lui restait plus qu'à mourir......

Elle se prépara donc à la mort......

Oui.... C'était bien cela.... La mort n'était-elle pas son seul refuge?......

Une idée lui était venue....

Elle abandonnerait toute sa fortune à sa belle-mère, à une condition, c'est qu'elle renoncerait à celle de son père.

—Quand ils seront riches,—se disait-elle,—riches de mes propres,.... ils la laisseront vivre!.... Les misérables!...

Le comte de Roquevère et sa jeune femme revinrent, cependant, à diverses reprises, au château.

Le comte remerciait Catiche des bons soins qu'elle donnait à sa fille. Il parlait affectueusement à celle-ci, mais toujours en présence d'Eléna, évitant soigneusement tout entretien particulier avec Etiennette.

Elle le voyait bien, la pauvre chère créature, il était ensorcelé, envoûté.

Il ne lui restait plus qu'à mourir.

A sa dernière venue, son père lui avait dit, d'un ton très triste:

—Ma chère enfant, quand tu voudras me faire grand plaisir, me rendre parfaitement heureux, tu quitteras Roquevère, tu viendras habiter avec nous, à Paris, avec moi qui t'aime, avec Eléna qui n'a qu'un désir, te servir de mère!....

Profanation!....

Non! c'est bien décidé, elle quitterait la vie et chercherait l'oubli et la fin de ses souffrances dans l'éternel repos......

Les jours avaient marché, on était arrivé à la première quinzaine d'octobre.

Etiennette, se sentant tout à fait remise, écrivit son testament, un testament long et détaillé.

Une lettre touchante, désespérée, était en même temps adressée à la comtesse de Roquevère.

Elle suppliait Eléna de prendre, d'accepter tout ce qui lui appartenait, de le partager avec Carl Warton.

Mais alors, de quitter son père, de le laisser vivre avec sa fortune, à lui personnelle.

Elle terminait en pardonnant à Eléna Hautrop tout le malheur de sa vie.

Ces deux enveloppes cachetées, placées bien en évidence sur la table de sa chambre, Etiennette sortit du château, décidée à mettre son funèbre projet à exécution.

Elle s'était munie d'une clef ouvrant une porte dérobée du parc, donnant sur les bois de Lassay, lesquels s'amorcent à l'immense forêt de la Guerche.

Avant de mourir, avant de quitter la vie, Etiennette voulait dire adieu à ses chers faisans.

Et, versant d'amères larmes, elle leur jeta à poignées le grain qu'elle avait apporté pour eux.

—Adieu! adieu!—leur disait-elle en pleurant, et comme si les beaux oiseaux eussent pu la comprendre,—adieu, mes chers petits, je ne vous verrai plus.... Qui vous donnera à manger!... Qui prendra soin de vous?...... Adieu, mes chéris!.... Vous m'aimiez, vous, au moins!....

En se retournant, elle frissonna.

Elle avait devant elle le pavillon du garde, la maison maudite où elle avait surpris le secret de Carl Warton et de sa complice.

Toute cette scène lui revenant à la mémoire dans ses plus précis détails ne fit que la confirmer dans ses projets de suicide.

La malheureuse enfant était convaincue qu'elle morte, les misérables qui avaient circonvenu son père et étaient résolus à supprimer son existence, lui feraient grâce de la vie.

Ne faut-il pas la tête folle et l'âme naïve d'une chaste et pure jeune fille pour avoir de semblables idées?

Les faisans s'étaient enfuis sous bois le dernier grain dévoré.

Etiennette leur dit adieu d'un geste de la main.

La clef tourna, quoique rouillée, dans la serrure, la petite porte du parc grinça sur ses gonds.

Etiennette se trouva dans le bois de Lassay.

Où allait-elle?

La Creuse, toujours rapide, par moments torrentueuse, traverse et côtoie la forêt de la Guerche.

A certains endroits, encaissée entre des rochers abrupts, elle se déverse en cascades bouillonneuses, tandis que les tourbillons d'écume se perdent en des gouffres sans fond.

Etiennette songeait à ces places, où de longues herbes, des nymphéas, des nénuphars aux fleurs blanches poussaient dans les intervalles des courants, s'épanouissant en des eaux dormantes.

Et, dans ce lit de verdure, sur ce sable argenté, miroitant à de menaçantes profondeurs, elle se disait qu'elle dormirait bien là son dernier sommeil.

Résolue, ayant hâte d'en finir, elle marchait à grands pas dans une allée ombreuse.

Elle atteignit bientôt le versant escarpé surplombant le cours de la Creuse.

Elle se pencha sur le bord de l'abîme. Au-dessous d'elle, l'eau coulait limpide.

Des roseaux se courbaient sous le souffle d'une brise très douce et inclinaient gracieusement leurs têtes veloutées. D'odorantes guimauves embaumaient l'air, tandis que des lentilles et des naïades, entourées de leurs larges feuilles, diapraient l'onde bleue.

Pour une dernière fois, le regret la mordit au cœur.

Elle se dit qu'il ferait bon vivre là, aimante et aimée....

Mais le visage d'Eléna passa devant ses yeux et, aussi, les traits pervers de Carl Warton.

Condamnée à subir ces deux êtres; impuissante, presque complice, assister à la lente agonie de son père?

Oh! cent fois! mille fois la mort!....

Au dessous de cette eau, qui paraissait stagner entre les plantes vertes, se voyait un barrage.

Là, entre les roches, tombant d'une grande hauteur, l'eau rebondissait, mauvaise, colère, se divisant entre des pierres glissantes et moussues.

C'était bien là l'endroit qu'elle cherchait.

Elle se laisserait tomber de branche en branche, le long des saules et des troènes surplombant les roches, et une fois que l'eau se serait emparée d'elle, elle serait irrévocablement perdue....

Nous savons bien, n'est-ce pas, lecteur,—puisque nous sommes, bien à contre-cœur, obligés de faire de l'histoire rétrospective,—qu'Etiennette n'est pas morte, qu'elle a été sauvée!

Sauvée d'une mort affreuse, pour une mort plus horrible peut-être encore.

Ne l'avons-nous pas trouvée, bien après les événements qui précèdent, enterrée vivante dans une maison de fous?

Mais pour savoir de quelle façon la malheureuse Etiennette a été sauvée, il nous faut changer, pour un instant, de milieu et nous transporter à quelques lieues de là, au château de Carlepont, habité par le duc de Cœvres, un parfait gentilhomme doublé d'un exquis gentleman, dans le sens le plus noble de ce noble mot, comme disent les Anglais.

Grand veneur, le duc de Cœvres passait toute la saison des chasses dans sa royale résidence de Carlepont et, trois fois par semaine, les profondeurs de la forêt de la Guerche résonnaient des prolongés abois de la meute et des éclatantes fanfares.

Or, ce jour même où Etiennette de Roquevère avait résolu de mettre fin à ses jours, l'équipage du duc de Cœvres chassait le cerf.

Une troisième tête avait été lancée au carrefour des Ecoutures, et l'animal, mené grand train par soixante anglo-bâtards poitevins, piquait une pointe droit sur le débouché de Vervins et rentrait en forêt, reconnaissant l'inutilité de ses efforts pour se dérober à la meute enragée dont les chiens de tête buvaient déjà sa trace.

Aux chasses du duc de Cœvres, nombre d'habits rouges, ces palpitants laisser courre étant très recherchés.

Parmi eux se trouvait à cette saison, Guy de Blossac, lieutenant de chasseurs à cheval, qui était venu passer six semaines de congé chez son parent, le seigneur de Carlepont, car il était arrière-petit-cousin, à la mode de Bretagne, du duc de Cœvres.

Guy de Blossac, blond, mince, élancé, avec une moustache retroussée aux deux coins de la bouche, comme une mousse légère dorée par un rayon de soleil, était bien de point en point le plus charmant cavalier que l'on pût voir.

De l'esprit et du cœur, tout cela à la fois se lisait dans ses grands yeux limpides.

Pour l'instant il était détaché comme officier d'ordonnance auprès d'un général en garnison à Nevers......

Et pendant sa permission d'un mois et demi, au lieu d'aller sottement gaspiller à Paris ses économies en faisant ce que l'on est convenu d'appeler la fête, il avait envoyé ses chevaux à Carlepont, et il chassait de tout son cœur, prenant grand plaisir aux interminables chevauchées des laisser-courre.

L'homme s'agite et Dieu le mène, nul n'échappe à sa destinée.

Pourquoi Guy de Blossac se sentit-il pris ce jour-là d'une indéfinissable fatigue?

Il est vrai que la veille, ayant voulu forcer un chevreuil qui s'était longuement défendu, il avait essuyé un violent orage et se sentait fortement courbaturé.

Souvent, les plus petites causes amènent les plus grands effets. Toujours est-il que sans cette opportune courbature, le désir ne fût certainement pas venu à Guy de Blossac de couper au court.

—Le cerf,—s'était dit M. de Blossac, pour justifier à ses propres yeux sa paresse,—se fera battre longuement dans la forêt de la Guerche; mais, lorsqu'il sera fatigué, il viendra bien au bat-l'eau, pour se rafraîchir et reprendre des forces. Je n'ai donc qu'à suivre le cours de la Creuse et j'arriverai l'un des premiers, très aisément et sans fatigue à l'hallali.

Le cavalier flânait donc au pas de sa monture,—une merveilleuse jument de pur sang,—il suivait donc le chemin sinueux surplombant le cours de la rivière, prêtant l'oreille pour s'assurer qu'il n'avait point perdu la chasse, et percevant encore de temps à autre un lointain "bien-aller."

Depuis quelques instants il s'était arrêté sur un point culminant, et son œil embrassait l'ensemble d'un merveilleux paysage.

Et au-dessous de lui, à quelque distance, à travers des masses cendrées de saules et de trembles, ses yeux furent tout à coup intrigués par une tache blanche qui dégringolait à travers les branches, glissant mollement au milieu des masses de verdure qui la retenaient dans sa chute.

Elle devenait plus précipitée, cependant, et l'objet tout blanc finit par s'engloutir dans l'eau tourbillonnante de la